

Topiques scéniques et cadres de discours dans l'organisation textuelle des points de vue de perception

Florence Maëso Gardeil

Université de Paris 3, Sorbonne Nouvelle. UMR 8094 LaTTiCe
(langues, texte, traitement informatique et cognition), France

Synergies Pologne n° 8 - 2011 pp. 229-245

Résumé : Ces dernières années, des études (Chafe, 1976, Erteschik Shir, 1997, Charolles, 1997) ont montré que les syntagmes prépositionnels ou SP non argumentaux en position préverbale, ont une incidence non seulement sur la phrase qui les intègre, mais aussi sur les phrases qui suivent, ce qu'on appelle portée cadrative. Nous montrerons dans cet article, que le potentiel cadratif des SP trouve une application inédite dans certains points de vue amorcés par la mention de topoi tels que « fenêtre », « porte », « balcon », T1, T2 ci-dessous.

T1) Puis, (...) un coup de sifflet l'attira près d'une des fenêtres. C'était le train de onze heures vingt, un direct pour Le Havre, qui partait. En bas, le vaste champ, (...) n'était plus qu'une nappe de neige, où l'on distinguait seulement l'éventail des rails, aux branches noires. (Zola, *La Bête Humaine*)

T2) Elle (La mère Dubois) alla jusqu'à la fenêtre. Tout était calme. Le ciel clair s'élevait, quittant la ligne des monts qui bleuisaient déjà. (...) (Clavel, *Celui qui voulait voir la mer*)

Dans T1, le changement d'espace dénoté par la mention du nom « fenêtre » ainsi que le SP spatial « en bas », permet d'inférer une relation de perception implicite du personnage (Séverine Roubaud). Dans T2, changement d'espace et perception du personnage (la mère Dubois) sont implicites. Nous montrerons que dans les deux cas, ces inférences sont liées à la présence de cadres de discours de perception, respectivement explicites et implicites, qui mettent en jeu des relations de discours descendantes et sous-tendent l'organisation de ces séquences.

Mots-clés : Cadres de discours spatiaux, point de vue, pensées, discours et perceptions représentées, topique scénique explicite ou implicite.

Abstract: During the last years, many studies have shown that the marks of cohesion contributing to the interpretation of discourse coherence are not limited to connectives and anaphora - unlike what is usually assumed in the literature on that subject; on the contrary, they include a large family of adverbial markers in sentence-initial position, called «framing adverbials», (Chafe, 1976, Erteschik Shir, 1997, Charolles, 1997). Studying these adverbials framing power, has led us to observe perception point of view in narratives introduced by topoi like “window”, “door”, “balcony”, T1 and T2 below.

T1) Puis, (...) un coup de sifflet l'attira près d'une des fenêtres. C'était le train de onze heures vingt, un direct pour Le Havre, qui partait. En bas, le vaste champ, (...) n'était plus qu'une nappe de neige, où l'on distinguait seulement l'éventail des rails, aux branches noires. (Zola, *La Bête Humaine*).

T2) Elle (La mère Dubois) alla jusqu'à la fenêtre. Tout était calme. Le ciel clair s'élevait, quittant la ligne des monts qui bleuisaient déjà. (...) (Clavel, *Celui qui voulait voir la mer*).

In T1, the space change designated by the noun “fenêtre” and the SP “en bas”, allows the reader to deduce a sensory perception from the character (Séverine Roubaud). In T2, space change and sensory perception from the character (la mère Dubois), are implicits. In both texts, we will show

that inferences are induced from framing adverbials overt or covert that introduce discursive relations on the right and contribute to the organization of those extracts.

Key words: Spatial framing adverbials, point of view, represented speech, thought and perception, overt and covert stage topics.

1. L'encadrement du discours : des cadres de discours explicites aux cadres implicites :

1.1 Présentation générale

Les théories de l'encadrement du discours développées ces dernières années notamment à la suite de Charolles¹, montrent que certaines constructions détachées à l'initiale de la phrase et peu intégrées syntaxiquement peuvent participer à l'encadrement du discours (Charolles, 1997, 2003, 2005), c'est-à-dire fournir un critère sémantique qui permet d'évaluer les valeurs de vérité de la phrase en tête de laquelle elles apparaissent, mais également celles d'un certain nombre de phrases qui suivent. Le critère fourni par ces constructions détachées fonctionne comme un index qui peut intégrer sous sa portée les propositions subséquentes, dans la mesure où elles vérifient ce critère. Les constructions qui introduisent des cadres de discours ont des profils sémantiques variés. Elles² peuvent être temporelles (1), spatiales (2), énonciatives (3), thématiques (4, 5) ou organisationnelles (6).

1) *Au XIX^e siècle, les romantiques comparaient la forêt au paradis terrestre.*

2) *En Allemagne, les choses vont de mal en pis pour Helen.*

3) *Selon le secrétaire général, le président a donné sa démission.*

4) *Sur le plan scientifique, l'effet psychologique consécutif à la prise d'une substance est prépondérant si la personne croit en ses réelles capacités.*

5) *Concernant Louise, elle a une bonne situation.*

6) *Par ailleurs, nous étudierons la dimension historique du roman.*

Les introducteurs de cadres cumulent les fonctions représentationnelles et procédurales, puisque d'une part ils ont un contenu sémantique, et que d'autre part ils indexent non seulement la proposition en tête de laquelle ils apparaissent, mais aussi, potentiellement, un certain nombre des propositions qui suivent.

1.2 Les cadres de discours spatiaux et temporels

Cette étude s'appliquant à un corpus de compte rendus de perception, dont le contenu descriptif est indissociable de circonstances spatiales³ et temporelles, nous nous intéresserons en particulier à ce type de cadre (1, 2, ci-dessus). Rappelons que les introducteurs de cadres fournissent un critère sémantique vérifié non seulement par la phrase qui les intègre mais aussi, potentiellement, par les phrases suivantes (cf. supra). Appliqué au temps et à l'espace⁴, le critère sémantique fourni concerne plus précisément « un ensemble de circonstances, dans lesquelles la proposition peut être dite comme vraie » (R. Martin, 1983, Charolles 1998). P. Le Goffic, (1993 : 463) propose également la définition suivante :

« [Un circonstant initial] ouvre un champ, crée un monde, qui constitue le cadre de validité de la phrase, le domaine où elle vient se placer. C'est particulièrement vrai pour les circonstants initiaux de temps ou de lieu. »

La fonction représentationnelle définie ci-dessus, *ouvrir un champ, construire un monde*, n'est sans doute pas étrangère au fait que les cadres spatiaux ou temporels peuvent appartenir à la première phrase d'un texte (Charolles, 2003), contrairement aux autres adverbiaux cadratifs, qui sont le plus souvent précédés d'un contexte, constitué au minimum d'une phrase. L'espace et le temps sont en effet des données essentielles pour toute forme de récit, ce qui explique que les cadres qui s'y rattachent puissent être mentionnés dès l'incipit. Cette particularité ne leur interdit pas toutefois, d'être insérés dans le fil d'un texte et d'être dans ce cas, soit autonomes référentiellement, soit anaphoriques.

Par ailleurs, sans entrer de façon détaillée dans le débat⁵ concernant la fonction topicale des cadres de discours, (le topique étant défini comme l'à propos de la phrase), nous souhaitons mentionner les études de Chafe (1976) et Erteschik Shir (1997, 1999) pour qui la notion de topique s'apparente à celle de cadres de discours telle qu'elle est définie par Charolles (1997), et s'éloigne de celle donnée dans le cadre de la structure informationnelle (Lambrecht, 1994). Chafe en effet, définit le topique (chinese style topic) *comme un cadre à l'intérieur duquel la prédication principale est observée (le cadre dans lequel la proposition est valable)*⁶. Erteschick Shir parle, quant à elle, de topique scénique qui *définit les paramètres spatiaux ou temporels de l'énoncé. Les topiques scéniques peuvent être explicites («cet après-midi», «dans l'avenue du Parc») ou spécifiés par le discours. (...) Le terme scénique ici (...) réfère au Temps/Lieu où se déroule l'événement exprimé par la proposition. (...) l'événement peut être vu comme se déroulant sur la scène définie par ce topique.*

1.3 Topiques scéniques ou cadres spatio-temporels implicites

Pour Erteschik Shir⁷ (1997) certains topiques scéniques (covert stage topics) peuvent être implicites c'est-à-dire impliqués dans la situation de discours, (ici et maintenant) 7a, ou introduits dans le contexte antérieur d'une phrase (overt stage topics), 7b :

7a) _{po} *Il pleut.*

7b) _{po} *Nous sommes arrivés en Espagne.* _{p1} *Il pleuvait.*

Dans 7a, les circonstances spatio-temporelles de l'événement dénoté (*Il pleut*) sont implicites et renvoient à la situation ici et maintenant de l'énonciateur : il s'agit d'un topique scénique implicite car déictique (covert stage topics). L'événement dénoté dans 7a est en focus par rapport au cadre spatio-temporel implicite. C'est pourquoi le topique scénique n'est pas exprimé contrairement à l'événement *il pleut*.

Dans 7b, la proposition P1, *Il pleuvait*, est interprétée comme *Il pleuvait en Espagne au moment de notre arrivée*, c'est-à-dire grâce à la localisation spatiale introduite dans P1 par le SP *en Espagne*, et grâce aux propriétés aspecto-temporelles du prédicat *Nous sommes arrivés* qui déterminent temporellement cette arrivée. Dans P0, les circonstances spatiales ainsi que le verbe de déplacement ont une polarité finale propre à introduire un espace inédit dans la phrase en cours et disponible également pour situer les événements ou états de choses qui suivent : le sémantisme du verbe, ses caractéristiques aspecto-temporelles et le SP qui situe l'arrivée, contribuent à créer des circonstances spatiales et temporelles qui pourront situer aussi les événements introduits ensuite. Présentée sous forme phrastique, la proposition *Nous sommes arrivés en Espagne* peut devenir un topique scénique spatio-temporel explicite, si on l'introduit au niveau de la phrase comme en 7c :

7c) *A notre arrivée en Espagne, il pleuvait.*

2. Les adverbes spatio-temporels, les topiques scéniques et les cadres de discours

2.1 Présentation générale : l'expression de l'espace en discours

De manière générale, la localisation d'une entité dans l'espace se fait grâce à une autre entité dont les propriétés sont suffisamment connues ou saillantes pour être le point de repère qui matérialise la position de la première. Pour décrire la relation spatiale entre ces deux entités, nous avons retenu les termes français de *cible* et *site* proposés par Vandeloise (1986) : pour localiser un objet quelconque dans l'espace ou cible, on utilise un élément choisi comme point de repère ou site. Une relation entre ces deux entités (cible et site) est ainsi établie dans l'espace, à un moment donné dans le temps, cette relation spatiale spécifique étant parfois dépendante de la position d'un énonciateur. Si les relations spatiales dénotées par les SP pleins mentionnent le plus souvent explicitement les deux termes de la relation (cible et site), ce n'est pas le cas de certains SP incomplets dont le complément nominal est effacé (8 ci-dessous), pronominalisé ou remplacé par un adverbe (9 ci-dessous⁸). Si l'expression qui désigne l'entité site de la relation spatiale fait partie du contexte amont, le SP incomplet est anaphorique. Dans le cas où l'entité site n'est pas désignée dans le contexte amont, c'est l'énonciateur qui joue ce rôle implicitement. L'interprétation des SP est alors déictique⁹.

L'interprétation de 8a ci-dessous dépend du contexte dans lequel il est énoncé.

8a) A cinquante mètres, il y a un garage pour vous dépanner.

Si 8a est le début de l'énoncé, le point de repère de la relation de distance est implicite, il correspond à la localisation spatiale ici et maintenant de l'énonciateur : le SP à cinquante mètres est alors déictique. L'énonciateur peut également mentionner à la fois le site et l'adverbe déictique, signalant explicitement son propre ancrage spatial, voir adverbe *ici* dans 8b ci-dessous :

8a) A cinquante mètres, il y a un garage pour vous dépanner.

8b) A cinquante mètres d'ici, il y a un garage pour vous dépanner.

Dans 8a, le SP à cinquante mètres exprime une relation de distance par rapport à la situation de l'énonciateur ; ego est interprété par défaut comme le site de cette relation. Dans 8b, ego est interprété de la même façon, mais l'adverbe *ici* dénote cette relation de façon explicite.

Le point de repère de la relation de distance peut être mentionné dans le contexte qui précède la phrase qui contient le SP incomplet, 8c ci-dessous :

8c) Continuez jusqu'à l'église. A cinquante mètres, il y a un garage pour vous dépanner.

Dans 8c, la distance dénotée par le SP *A cinquante mètres*, est évaluée par rapport à l'église désignée par le SP *jusqu'à l'église* dans la phrase précédente. Dans ce cas, le SP à cinquante mètres est anaphorique : à cinquante mètres de l'église.

Les adverbes de lieux peuvent également remplacer un SN dans un SP (*Près de là* dans 9 ci-dessous), ou se présenter sous la forme d'adverbes simples (*dedans* dans 10 ci-dessous), qui sont des formes restreintes de syntagmes nominaux obtenues par l'effet des règles de fonctionnement de la reprise dans le discours : ainsi dans 10, *dedans* est anaphorique et renvoie à *la boîte*.

9) Il sortit de la gare. Près de là, il trouva un café encore ouvert.

10) Il ouvrit la boîte. Il découvrit un drôle d'insecte dedans.

Nous nous interrogerons ensuite sur la fonction scénique des SP placés en tête de phrase et sur leur potentiel cadratif dans des contextes de perception.

3. Point de vue, perception et cadres de discours

3.1 Présentation générale

Rabatel (1997, 2000, 2009) s'est intéressé à la notion de point de vue dans les contextes de perception. Dans les textes qu'il étudie, dits aussi « pensées ou perceptions représentées », il distingue trois formes d'*embrayages du point de vue*. Ces formes d'ouverture sont les suivantes :

Des verbes de perception ou des procès mentaux :

11) *Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards (...)* » (Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, p. 41)

12)(...) *et quand il se fut mis plus loin du même côté, il la regarda.*

Elle avait (...). (Flaubert, *L'éducation sentimentale*)

Des noms déverbaux de perception ou de procès mental :

13)_{p1} *Claude battait des mains à ce spectacle. Il trouvait (...)*. (Zola, *le Ventre de Paris*)

Des verbes d'état ou de déplacement impliquant par inférence l'activité de perception d'un personnage :

14) *Emma monta dans les chambres. La première n'était (...)*. (Flaubert, *Madame Bovary*)

15) *Il se releva et, s'approchant de la fenêtre, ouvrit les rideaux. Le jour venait, (...)*» (Maupassant, *Un Lâche*)

Au-delà de leurs marques d'ouverture, Rabatel décrit également la nature des relations de discours dans les phrases de ces séquences qui rapportent des perceptions. Il met ainsi en évidence quatre ensembles de marques qui les caractérisent :

i) La rupture énonciative entre le passé simple, temps de la progression chronologique que l'on retrouve dans la proposition qui marque l'ouverture du point de vue, et l'imparfait que l'on trouve dans la phrase qui suit, la coprésence de ces deux temps marquant une opposition entre un premier plan et un second plan, opposition caractéristique de l'introduction d'un point de vue interne à la suite d'une phrase de récit qui correspond à un point de vue globalisant et donc externe. On retrouve cette opposition de plans, dans quatre des textes¹⁰ cités ci-dessus :

11) _{p0} *Il entendit un cri sec.* _{p1 (...)} *c'étaient deux hussards (...)*.

12) _{p0} *il la regarda.* _{p1} *Elle avait un large chapeau de paille.*

14) _{p0} *Emma monta dans les chambres.* _{p1} *La première n'était point meublée (...)*.

15)_{p-1} *il se releva et, s'approchant de la fenêtre,* _{p0} *ouvrit les rideaux.* _{p1} *Le jour venait, un jour d'été.*

ii) Les temps des phrases du second plan, imparfait ou présent expriment une vision interne « propre à favoriser l'expression des perceptions de l'intérieur ». Les phrases rapportant des perceptions sont toutes exprimées à l'imparfait dans les cinq exemples ci-dessus :

11) *c'étaient deux hussards.*

12) *Elle avait un large chapeau de paille.*

13) *Il trouvait ces gredins de légumes extravagants, fous sublimes.*

14) *La première n'était point meublée.*

15) *Le jour venait, un jour d'été.*

iii) La construction de la référence corrobore cette saisie de l'intérieur : on trouve souvent dans ces textes des anaphores définies, qui signalent une saisie des états de chose propre au personnage du roman, alors qu'il s'agit dans le texte d'une première mention qui impliquerait plutôt des marqueurs indéfinis. Dans 14, on trouve un SN défini, *l'autre*, qui indique le point de vue d'Emma :

14 (...) *Il y avait, dans une carafe, un bouquet de l'autre !*

iiii) Il existe un rapport discursif particulier entre la prédication de perception du premier plan et les phrases du second plan qui reprennent l'objet perçu introduit dans le premier plan : on peut parler de rapport anaphorique méronymique, les objets décrits dans le second plan sont les parties détaillées de l'objet introduit dans le premier plan, soit dans 12, les expressions *ses bandeaux noirs*, *sa robe de mousseline claire*.

12) *Elle (Mme Arnoux) avait un large chapeau de paille. Ses bandeaux noirs (...). Sa robe de mousseline claire (...).*

3.2 Perceptions représentées, topiques scéniques et cadres de discours

La description linguistique de Rabatel peut être complétée sur trois points :

i) Les phrases rapportant des perceptions peuvent être introduites par un SP spatial antéposé, topique scénique ou cadre de discours comme dans 16, 17 et 18 ci-dessous :

16) *p₀ De la fenêtre où il était posté, p₁ il apercevait Mona dès le débouché de la route des Falizes, à une demi-lieue - un petit point noir p₂ qui semblait hésiter un instant dans l'éloignement, le long de la haie, p₃ puis s'engageait sur sa rivière et p₄ coulait vers la maison (...)* : (Gracq, *Un Balcon en forêt*)
 17) *De la fenêtre de la salle à manger dont les rideaux étaient clos, la mère l'observa un moment et vit qu'il lui restait à faire plus de la moitié du travail.* (Clavel, *Celui qui voulait voir la mer*)
 18) *Puis, comme elle (Séverine) s'étonnait que Jacques ne fût pas là encore, un coup de sifflet l'attira près d'une des fenêtres. (...) En bas, le vaste champ, la tranchée qui va de la gare au tunnel des Batignolles, n'était plus qu'une nappe de neige, où l'on distinguait seulement l'éventail des rails, aux branches noires.* (Zola, *La Bête Humaine*)

ii) Dans les points de vue introduits par un verbe d'état ou de déplacement impliquant par inférence l'activité de perception d'un personnage, l'inférence permettant d'interpréter ces phrases porte aussi sur les circonstances spatio-temporelles des états de choses perçus :

15) *p₂ Tout son corps vibra parcouru de tressaillements saccadés ; p₁ il se releva et, s'approchant de la fenêtre, p₀ ouvrit les rideaux.*
p₁ Le jour venait, un jour d'été. (Maupassant, *Un Lâche*)

Dans 15, il y a en effet entre P0 et P1, un changement d'espace implicite, résultat de l'accès à la perception par le personnage.

iii) Dans les points de vue introduits par un verbe de déplacement ou d'état comme 15, il n'y a pas de reprise par anaphore associative dans le second plan des objets perçus introduits dans le premier plan.

15) *p₂ Tout son corps vibra parcouru de tressaillements saccadés ; p₁ il se releva et, s'approchant de la fenêtre, p₀ ouvrit les rideaux.*
p₁ Le jour venait, un jour d'été. p₂ Le ciel rose faisait rose la ville, les toits et les murs. p₃ Une grande tombée de lumière tendre pareille à une caresse du soleil levant, enveloppait le monde réveillé ; p₄ et, avec cette lueur, un espoir gai, rapide brutal, envahit le cœur du vicomte! p₅

*Etait-il fou de s'être laissé ainsi terrassé par la crainte, ^{P6} avant même que rien fut décidé, ^{P7} avant que ses témoins eussent vu ceux de ce Georges Lamil, ^{P8} avant qu'il sût encore ^{P9} s'il allait seulement se battre ?» (Maupassant, *Un Lâche*)*

Dans 15, on constate qu'il n'y a pas de relation associative entre les référents mentionnés dans P-1 et P0 d'un côté, (*la fenêtre, les rideaux*) et ceux de P1 de l'autre (*le jour venait*) ; les référents de P0 ne font pas l'objet d'une reprise méronymique dans la suite.

4. Corpus et données

A partir d'un corpus de textes narratifs constitué des quatre romans suivants, *La Bête humaine* de Zola, *Madame Bovary* de Flaubert, *Un balcon en forêt* de Julien Gracq, *Celui qui voulait voir la mer* de Clavel, nous avons récolté des textes, dans lesquels des personnages accèdent à la perception par le biais d'une fenêtre (objet qui induit à la fois la perception et la frontière entre deux espaces).

Dans ces 4 romans, sur 272 textes contenant *fenêtre*, 129 présentent des points de vue de perception. Ces 129 textes ont été annotés afin d'observer le fonctionnement des SP en position préverbale qui s'y trouvent dans la perspective de l'encadrement du discours, afin d'évaluer leur potentiel cadratif. Autour de la phrase d'accueil de *fenêtre*, notée P0, trois phrases ont été annotées: celle qui précède P0, P-1 et deux phrases au-delà de P0, P1 et P2.

4.1 SP en position préverbale introduits par une préposition dynamique

12,2% des textes, contiennent des SP en position préverbale introduits par une préposition dynamique (nous citerons des exemples contenant la préposition *de*) et associés à des verbes de perception, soit des marqueurs d'ouverture de perceptions représentées explicites comme dans les exemples ci-dessous:

16) *De la fenêtre où il était posté, il apercevait Mona dès le débouché de la route des Falizes, à une demi - lieue - un petit point noir qui semblait hésiter un instant dans l'éloignement, le long de la haie, puis s'engageait sur sa rivière et coulait vers la maison.* (Julien Gracq, *Un balcon en forêt*)

17) *Il tirait un mégot de sa grande poche ventrale, l'allumait et demeurait quelques instants à fumer en examinant le jardin. De la fenêtre de la salle à manger dont les rideaux étaient clos, la mère l'observa un moment et vit qu'il lui restait à faire plus de la moitié du travail.* (Bernard Clavel, *Celui qui voulait voir la mer*)

Rappelons que la particularité des expressions cadratives est d'indexer la phrase qui contient le SP ainsi que les phrases subséquentes, selon le critère sémantique introduit par ce SP (cf.1.1). Dans le cas des cadres de discours spatiaux, ce critère donne la localisation spatiale du procès dénoté dans la phrase et désigne une scène ou un champ dans lesquels se déroule l'événement. Dans 16 et 17, où le SP est associé à un verbe de perception, le marquage d'ouverture du point de vue est explicite, et fonctionne comme une mise en relation (via le verbe de perception) entre un sujet percevant et les objets et états de choses qu'il perçoit. Les relations de perception visuelles, en reliant ainsi un sujet percevant avec l'entité qu'il perçoit, supposent des coordonnées spatiales qui situent le premier et des coordonnées spatiales qui situent le second, que ces coordonnées spatiales soient explicitement mentionnées dans la phrase ou qu'elles ne le soient pas. Or, les SP introduits par une préposition dynamique¹¹ initiale comme *de* donnent une indication sur la position du sujet percevant, (*de la fenêtre, il apercevait*), qui n'est valide que pour une partie du contenu de la phrase, car ils ne donnent pas d'indications spatiales sur l'objet perçu. Ainsi, dans 16, l'entité *fenêtre* désignée par

le SP en *de*, indique l'espace source, origine de la perception, où se tient le sujet percevant mais ne désigne pas l'ancrage spatial des états de choses perçus. La fenêtre ne constitue pas en effet l'espace dans lequel *Mona (...)- un petit point noir (...)* semblait hésiter. Le SP *de la fenêtre*, ne désigne donc pas un champ ou une scène dans laquelle se déroule l'événement dénoté dans la phrase, il ne s'agit donc pas d'un cadre de discours spatial scénique. Sarda et Stosics (2006) se sont intéressés à des SP initiaux en *par* ou à travers qui, par le sémantisme dynamique des prépositions *par* et à travers, déterminent le point de départ d'une scène perçue. Ils analysent entre autres l'exemple suivant :

19) *Au fond, par la porte entrouverte, j'aperçois un lit couvert d'un plaid écossais, une commode en bois noir laqué et un piano droit dont le pupitre porte une partition ouverte : une transcription des danses de Hans Neusiedler. Au pied du lit il y a des mules à semelles de bois ; sur la commode, un ouvrage volumineux relié en cuir blanc, le Grand Dictionnaire de Cuisine, d'Alexandre Dumas et, dans une coupe de verre, des modèles de cristallographie, pièces de bois minutieusement taillées reproduisant quelques formes holoédres et hémiédres des systèmes cristallins : (...)* (Perec, *La Vie mode d'emploi*, p.574)

Le SP *par la porte entrouverte*, désigne un espace médian qui permet de relier l'espace source dans lequel se tient le sujet percevant et l'espace but de ce qu'il perçoit. Ce SP ne constitue donc pas une scène sur fond de laquelle se déroule le procès dénoté dans la phrase à savoir, *j'aperçois* ; il ne permet pas davantage de localiser l'entité perçue¹², actualisée dans P0, *un lit* ainsi que celles des phrases subséquentes, *des mules à semelles, un ouvrage volumineux*, etc. Le fonctionnement discursif des SP en *par* et à travers en position initiale est comparable à celui des SP introduits par la préposition dynamique *de* de notre corpus. Ainsi, dans 16, le SP *de la fenêtre*, en désignant l'espace source à partir duquel le personnage accède à l'espace visé à distance via le verbe de perception *il apercevait*, n'introduit pas un critère à même d'indexer sémantiquement les phrases subséquentes rapportant les états de choses perçus, mais donne le point d'ancrage du point de vue de perception qui s'étend jusqu' à la fin de P19 ci-dessous, soit la fin de la scène perçue.

16) *De la fenêtre où il était posté, p1 il apercevait Mona dès le débouché de la route des Falizes, à une demi - lieue - un petit point noir p2 qui semblait hésiter un instant dans l'éloignement, le long de la haie, p3 puis s'engageait sur sa rivière et p4 coulait vers la maison : p5 il savait p6 que c'était elle - p7 il n' y avait de passants sur la laie qu' à certaines heures, et p8 Grange les connaissait toutes. p9 Quelquefois un autre point noir p10 qui était Julia allait de conserve avec elle : (...)*
 p20 *Les nuits de la forêt maintenant n'étaient plus toujours aussi calmes.*

Pour les exemples introduits par la préposition dynamique *de*, tels que 16, la définition des cadres de discours ou topiques scéniques spatiaux temporels présentée au départ, qui les décrit comme référant à la localisation spatiale ou temporelle de l'événement ou état de chose dénoté dans la phrase d'accueil ainsi que potentiellement dans les phrases subséquentes (cf. 1.2) n'est plus adaptée. Associés aux verbes de perception, les SP spatiaux introduits par la préposition dynamique *de*, donnent la situation spatiale du sujet percevant, et non pas celle de l'objet perçu. Ces SP ne sont pas cadratifs.

4.2 SP référentiellement incomplets

15,5% des textes contiennent des SP associés à des verbes décrivant l'événement ou état de chose perçu visuellement : SP partiellement anaphorique reprenant un référent du discours précédent comme *sous eux* (20) ou SP complété par un nom de localisation interne comme *en bas* (21, 22).

20) *Mais, comme pour achever de se calmer, avant de mettre un peu d'ordre dans la chambre, elle retourna s'accouder à la fenêtre. (...)*

p₁ Sous eux, toujours, les petites machines de manœuvre allaient et venaient sans repos ; (...) (Zola, *La Bête Humaine*).

21) *Puis, comme elle (Séverine) s'étonnait que Jacques ne fût pas là encore, un coup de sifflet l'attira près d'une des fenêtres. (...) En bas, le vaste champ, la tranchée qui va de la gare au tunnel des Batignolles, n'était plus qu'une nappe de neige, où l'on distinguait seulement l'éventail des rails, aux branches noires.* (Zola, *La Bête Humaine*)

22) *p₇ Ils (Séverine et Jacques) ne parlèrent plus. p₆ La chambre était noire, p₅ on distinguait à peine les carrés pâles des deux fenêtres ; (...) p₂ Les bruits de musique avaient cessé, p₁ des portes battaient, p₀ toute la maison tombait à la paix lourde du sommeil. p₁ En bas, le train de Caen p₂ qui arrivait, ébranla les plaques tournantes, (...).* (Zola, *La Bête Humaine*).

Si ces deux types de SP ont des fonctionnements spécifiques différents, nous verrons dans la suite que leur point commun consiste à introduire une zone de l'espace inédite tout en la reliant à la localisation spatiale du contexte gauche, par reprise anaphorique partielle dans le cas de *sous eux* (20), par référence à l'antonyme correspondant dans le cas d'*en bas* (21, 22).

4.2.1 Sous eux

Dans 20, le SP *sous eux* est construit à partir de la préposition dynamique *sous* complétée par le pronom *eux* qui reprend le pronom sujet de la phrase précédente, *ils (regardaient)*.

20) *p₂ Mais, comme pour achever de se calmer, avant de mettre un peu d'ordre dans la chambre, elle retourna s'accouder à la fenêtre. (...).* *p₁ Ni l'un ni l'autre ne bougeait plus, p₀ ils regardaient. p₁ Sous eux, toujours, les petites machines de manœuvre allaient et venaient sans repos ; p₂ et on les entendait à peine s'activer, comme des ménagères vives et prudentes, les roues assourdies, le sifflet discret. p₃ Une d'elles passa, p₄ disparut sous le pont de l'Europe, emmenant au remisage les voitures d'un train de Trouville, p₅ qu'on débranchait. Et, là-bas, au-delà du pont, p₆ elle frôla une machine venue seule du dépôt, en promeneuse solitaire, avec ses cuivres et ses aciers luisants, fraîche et gaillarde pour le voyage. p₇ Celle-ci s'était arrêtée, demandant de deux coups brefs la voie à l'aiguilleur, p₈ qui, presque immédiatement, l'envoya sur son train, tout formé, à quai sous la marquise des grandes lignes. p₉ C'était le train de quatre heures vingt-cinq, pour Dieppe. p₁₀ Un flot de voyageurs se pressait, p₁₁ on entendait le roulement des chariots chargés de bagages, p₁₂ des hommes poussaient une à une les bouillottes dans les voitures. p₁₃ Mais la machine et son tender avaient abordé le fourgon de tête, d'un choc sourd, et p₁₄ l'on vit le chef d'équipe serrer lui-même la vis de la barre d'attelage. p₁₅ Le ciel s'était assombri vers les Batignolles ; p₁₆ une cendre crépusculaire, noyant les façades, semblait tomber déjà sur l'éventail élargi des voies ; p₁₇ tandis que, dans cet effacement, au lointain, se croisaient sans cesse les départs et les arrivées de la banlieue et de la ceinture. p₁₈ Par-delà les nappes sombres des grandes halles couvertes, sur Paris obscurci, des fumées rousses, déchiquetées, s'envolaient.* (Zola, *La Bête Humaine*).

Il s'agit d'un SP de reprise partielle qui n'est pas autonome référentiellement. La partie anaphorique du SP, *eux*, est le point de repère ou site, de la relation spatiale que le SP dénote. Ainsi, les personnages qui se tiennent à la fenêtre sont définis comme le site de cette relation spatiale, et ce site correspond à la position source de leur point de vue de perception. La préposition *sous*, de plus, désigne une portion d'espace inédite, tout en situant cette portion d'espace par rapport à l'entité désignée par l'expression anaphorique. L'espace introduit donne la localisation du déplacement dénoté dans la phrase, *les petites machines de manœuvre allaient et venaient*. Le SP *sous eux* non autonome référentiellement

introduit un champ qui permet de donner la localisation spatiale de l'état de chose décrit dans la phrase, ainsi que celui des phrases suivantes. *Sous eux* possède non seulement une fonction organisationnelle qui lui permet d'introduire l'ensemble de la scène perçue, mais aussi une fonction idéationnelle puisque le critère sémantique qu'il dénote permet de localiser spatialement les événements dans les phrases de P1 à P18, c'est-à-dire tout au long de la scène perçue. Le SP non autonome *sous eux*, est donc cadratif.

4.2.2 En bas

Dans 21 et 22, le SP *en bas* est construit sur un nom de localisation interne ou NLI (*bas*) qui possède des propriétés référentielles particulières qui ont été bien décrites dans la littérature (cf. entre autre Aurnague 1996, 2002 ; Borillo, 1993, 1998 ; Svorou 1994).

21) *Puis, comme elle (Séverine) s'étonnait que Jacques ne fût pas là encore, un coup de sifflet l'attira près d'une des fenêtres. (...) En bas, le vaste champ, (...) n'était plus qu'une nappe de neige(...).* (Zola, *La Bête Humaine*)

22) (...) *et il n'y avait au plafond, qu'un rayon de poêle, une tache ronde et sanglante. Ils (Séverine et Jacques) la regardaient tous les deux, les yeux grands ouverts. (...) toute la maison tombait à la paix lourde du sommeil. En bas, le train de Caen qui arrivait, ébranla les plaques tournantes (...).* (Zola, *La Bête Humaine*).

Comparés aux noms de composants (ex. la *poignée* de la fenêtre/ *une poignée*), les noms de localisation ont perdu leur autonomie référentielle (ex. le *bas* de la fenêtre, ?*un bas*). En revanche, ils ont la capacité de dénoter une zone spécifique de n'importe quel type d'entité (ex. le *bas* de l'*arbre* vs. ?? *la poignée* de l'*arbre*). Aurnague a montré de plus que les portions d'espace découpées par les NLI sont organisées en couples de localisations opposées (*haut/bas*; *avant/arrière*; *gauche/droite*; *intérieur/extérieur-limites*; *centre-milieu/ périphérie-extrémité*), qui déterminent des antonymies graduelles.

Les propriétés référentielles et relationnelles des NLI ont une incidence sur leur emploi en discours lorsqu'ils font partie de SP. Ils se présentent alors soit sous la forme *en bas du terri* 23 ci-dessous¹³, [prép (*en*) +NLI (*bas*) +prép (*du*) +entité tout (*terri*)], dans des constructions où l'entité tout est mentionnée à la suite du nom de localisation interne soit sous la forme *en bas*, 24 ci-dessous, [prép (*en*) +NLI (*bas*)] dans des constructions où l'entité tout est effacée.

23) *C'était, en bas du terri, (...) le petit Jeanlin qui rabrouait violemment Lydie et Bébert (...).* (Zola, *Germinal*)

24) *Charles rentra chez lui. Il ne trouva personne en bas.* (Flaubert, *Madame Bovary*)

La construction d'*en bas* dans l'exemple 24, correspond à un SP de reprise partielle, anaphorique par effacement de la partie nominale ou pronominal, ici *chez lui*, SP mentionné dans la phrase qui précède (*en bas de chez lui*). La solution de la reprise partielle (Borillo, 1994), permet au SP d'indiquer une relation référentielle avec une entité source du contexte gauche, tout en introduisant une entité spatiale à droite, c'est pourquoi la position initiale est stratégique pour ce type de SP (cf. 21, 22). Le nom *bas* n'étant pas en effet, autonome référentiellement, lorsque l'entité tout est effacée dans le SP *en bas* positionné en tête de phrase, cette entité tout fait partie du contexte gauche, soit a minima, de la phrase qui précède. La position du SP en tête de phrase lui donne de plus, le potentiel d'introduire un critère sémantique spatial qui lui permet d'indexer le contexte droit, soit la phrase dans laquelle il est introduit ainsi que celles qui suivent.

21) Puis, comme elle (Séverine) s'étonnait que Jacques ne fût pas là encore, ^{p0} un coup de sifflet l'attira près d'une des fenêtres. ^{p1} C'était le train de onze heures vingt, un direct pour Le Havre, ^{p2} qui partait. ^{p3} En bas, le vaste champ, la tranchée ^{p4} qui va de la gare au tunnel des Batignolles, n'était plus qu'une nappe de neige, ^{p5} où l'on distinguait seulement l'éventail des rails, aux branches noires. ^{p6} Les machines, les wagons des garages faisaient des amoncellements blancs, comme endormis sous de l'hermine. ^{p7} Et, entre les vitrages immaculés des grandes marquises et les charpentes du pont de l'Europe, bordées de guipures, les maisons de la rue de Rome, en face, se voyaient malgré la nuit, sales, brouillées de jaune, au milieu de tout ce blanc. ^{p8} Le direct du Havre apparut, rampant et sombre, avec son fanal d'avant, ^{p9} qui trouait les ténèbres d'une flamme vive ; ^{p10} et elle le regarda disparaître sous le pont, ^{p11} tandis que les trois feux d'arrière ensanglantaient la neige. ^{p12} Quand elle se retourna vers la chambre, ^{p13} un court frisson la reprit : ^{p14} était-elle vraiment bien seule ?

22) ^{p6} La chambre était noire, ^{p5} on distinguait à peine les carrés pâles des deux fenêtres ; ^{p4} et il n'y avait au plafond, qu'un rayon de poêle, une tache ronde et sanglante. ^{p3} Ils (Séverine et Jacques) la regardaient tous les deux, les yeux grands ouverts. ^{p2} Les bruits de musique avaient cessé, ^{p1} des portes battaient, ^{p0} toute la maison tombait à la paix lourde du sommeil. ^{p1} En bas, le train de Caen ^{p2} qui arrivait, ébranla les plaques tournantes, ^{p3} dont les chocs assourdis montaient à peine, comme très lointains.

Dans 21 et dans 22, *en bas*, par son contenu sémantique, désigne un espace inédit. Dans 21, l'espace désigné localise l'état de chose *le vaste champ n'était plus qu'une nappe de neige*, ainsi que les événements et états décrits jusqu'à P 11. Dans 22, *en bas* donne la localisation spatiale de l'événement décrit de P1 à P3, *le train de Caen (...) ébranla les plaques tournantes*. Le SP *en bas* a donc une portée cadrative dans les deux exemples.

Par ailleurs, l'incomplétude référentielle d'*en bas* lui permet de désigner l'espace source d'une relation de perception à distance, soit l'ancrage spatial du ou des sujets percevants, la fenêtre où se tient Séverine dans 21, la chambre où se tiennent Séverine et Jacques dans 22.

Le critère sémantique spatial introduit par ces SP permet de donner la localisation spatiale de l'événement ou état de chose dénoté dans la phrase en fonction de la position d'un sujet percevant. Dans les contextes de perception, les SP spatiaux référentiellement incomplets localisent spatialement l'événement dénoté dans la phrase tout en signalant une relation spatiale avec l'espace actualisé dans le contexte gauche. Ils signalent ainsi la localisation spatiale des événements perçus, de façon orientée par rapport à un sujet percevant.

4.3 Compte rendus de perception introduits par un verbe de déplacement, des paramètres spatio- temporels implicites

20% des textes du corpus ne sont introduits ni par des SP antéposés, ni par des verbes de perception, mais par un verbe d'état ou de déplacement qui permet d'inférer l'activité de perception d'un personnage, ce que Rabatel appelle embrayage implicite du point de vue.

25) « Dans la cuisine il faisait sombre, (...) P-1 La mère avançait pourtant sans hésiter et, là encore, P0 sa main trouva tout de suite l'espagnolette de la fenêtre.

P1 L'air était frais. P2 Le jardin encore baigné de nuit se peuplait de formes grises (...). P3 Le mur P4 qui sépare le jardin (...) était à peine visible. P5Pourtant (...) le ciel jaunissait déjà. P6 Les collines n'étaient encore qu'une longue masse noire (...).

26) P0 Elle alla jusqu'à la fenêtre. P1 Tout était calme. P2 Le ciel clair s'élevait, quittant la ligne des monts P3 qui bleuisaient déjà. (...)

4.3.1 Les phrases implicitement cohérentes

Dans 25 et 26, la relation de perception entre le sujet percevant (*la mère avança / elle alla*) introduit dans P0 et les rapports de perception de P1 à P4 est implicite. De plus, il n'y a pas de continuité référentielle entre P0 et P1. P1 correspond en effet à une rupture thématique par rapport à P0 qui la précède, et n'est pourtant pas interprétée à la lecture comme un début de paragraphe ou de chapitre, mais comme un point de vue de perception du personnage qui se tient à la fenêtre, c'est-à-dire à partir du contenu de la phrase P0. Reinhart (1980) définit les phrases qui ne contiennent aucun marqueur de cohésion explicite, anaphore ou connecteur, comme implicitement cohérentes. C'est le cas de P1 dans 25 et dans 26. La cohérence implicite de ces phrases s'appuie sur le changement de temps entre P0 et P1 : verbes accomplis présentant une aspectualité globale, dans P0 *Elle alla jusqu'à la fenêtre/sa main trouva*, et verbes d'état, prédiés à l'imparfait dans P1, temps qui construit des procès sécants, donc non bornés, saisis en cours de déroulement : *L'air était frais/ Tout était calme*. Ce changement de temps entre les deux phrases construit une relation temporelle de coïncidence au moins partielle (overlap temporel, Lascarides & Asher, 1993) qui s'établit entre leurs procès respectifs, les verbes à l'imparfait de P1 étant interprétés grâce aux verbes accomplis présentant une aspectualité globale de P0.

4.3.2 Les phrases contenant des adverbes de temps

Dans 25 et dans 26, la coïncidence temporelle entre les procès de P0 et de P1 est confirmée par la présence d'adverbes aspecto-temporels, dans les phrases subséquentes à P1 rapportant des perceptions : on relève *encore, déjà* dans les phrases P2, P5, P6 de 25, et *déjà* dans P3 de 26. Ces adverbes indiquent une présence subjective, alors qu'il n'y a aucun sujet d'énonciation qui soit désigné dans les phrases qui les contiennent.

Exemple 25 :

P2 *Le jardin encore baigné de nuit se peuplait de formes grises (...).*

P5 *Pourtant (...) le ciel jaunissait déjà.*

P6 *Les collines n'étaient encore qu'une longue masse noire (...).*

Exemple 26 :

P2 *Le ciel clair s'élevait, quittant la ligne des monts P3 qui bleuissaient déjà.* (Clavel Bernard. *Celui qui voulait voir la mer*, 1963)

Pour interpréter ces adverbes, nous suivons S. Ehrlich, qui s'appuie sur les critères temporels définis par Reichenbach (1947) pour interpréter des marqueurs temporels¹⁴ dans les passages de discours indirect libre désormais DIL. Ce dernier distingue trois notions temporelles nécessaires à l'interprétation du temps :

27) *Jean a déjà rempli ces papiers la semaine dernière.*

Dans 27, *la semaine dernière* représente le temps de référence ou RT (reference time), *a rempli* représente le temps de l'événement ET (event time), soit un moment non spécifié de la semaine dernière et l'acte de l'énonciation ST (speech time), succède aux deux derniers. A partir de ces trois notions, Smith (1978) décrit ce qu'il appelle « le principe de partage temporel » dans des phrases complexes constituées d'une principale et d'une subordonnée complément. C'est un type de dépendance temporelle qui existe entre les propositions principales et leurs compléments lorsque l'interprétation temporelle de la subordonnée dépend du RT de la proposition principale. Dans l'exemple 28, ce sont les adverbes temporels de la subordonnée qui sont interprétés à partir du RT de la principale :

28) *Ils nous ont dit hier que Tom était arrivé trois jours plus tôt.*

Le RT de la principale, dénoté par la prédication *ont dit* et l'expression temporelle *hier*, sert de RT pour l'événement de la subordonnée, c'est ce que Smith appelle « le partage temporel » : la subordonnée partage le RT de la proposition principale.

S Ehrlich définit par ailleurs le présent narratif, d'après Aristar et Dry, comme une ligne temporelle d'événements dans laquelle ET coïncide avec RT, et où RT est antérieur au présent de l'énonciation présumée du narrateur. Ainsi, le RT conventionnel dans les narrations, est représenté par des verbes au passé simple qui représentent le présent narratif. Le lecteur de ces textes est capable de repérer un passé, un présent et un futur, par rapport à la ligne temporelle constituée par les verbes au passé simple. Comme dans l'exemple 29a où la phrase au plus que parfait en anglais (*Mrs Ramsay had given*), traduite en français par *Mrs Ramsay avait donné*, 29b, qui ne comporte pas d'adverbiaux temporels est interprétée en fonction du présent narratif de son contexte soit le verbe au passé simple *she thought*, et le verbe *se dit-elle* pour la traduction française. Dans les textes narratifs où peu d'informations sont transmises concernant le présent de narration, les phrases au passé simple (*she thought*, *se dit-elle*, ci-dessous) reçoivent pourtant une interprétation complète.

29a) *That man, she thought, her anger rising in her, never gave; that man took. She, on the other hand, would be forced to give. Mrs Ramsay had given. Giving, giving, giving, she had died-and had left all this. Really, she was angry with Mrs. Ramsay. (To the Lighthouse, Virginia Woolf, p. 170)*

29b) *Cet homme, se dit-elle, la colère montant en elle [Lily Briscoe], ne donnait jamais rien ; il prenait. Elle, en revanche, allait être forcée de donner. Mrs Ramsay avait donné. Et à force de donner, donner, donner, elle était morte- et avait laissé tout cela. Vraiment, elle en voulait à Mrs Ramsay. (Virginia Woolf, For the Lighthouse, Traduction française, F. Pellan, Gallimard, 1996).*

Ehrlich remarque de plus que dans les passages de DIL, les phrases contenant des déictiques ne sont pas ancrées dans le ST. Dans ces textes en effet, ces phrases ne peuvent pas être interprétées par elles-mêmes, c'est-à-dire par référence directe au temps de l'énonciation. Elles sont interprétées par référence au présent de narration tel que le passé simple le construit dans ces textes. Les déictiques de narration ne sont donc pas orientés vers le ST, défini comme le temps de l'énonciation présumé du narrateur, mais vers le présent narratif construit par le PS. Si on reprend les termes de Smith, les phrases contenant des déictiques requièrent un RT du contexte, à partir duquel leurs déictiques peuvent être interprétés. Elle cite une phrase indépendante (30a, 30b) contenant un GN déictique (*last night/la nuit dernière*) orienté vers le présent de narration, dont l'interprétation s'appuie sur un partage temporel étendu, c'est-à-dire que son interprétation dépend du RT d'une autre phrase.

30a) *Where were her paints, she (Lily Briscoe) wondered? Her paints yes. She had left them in the hall last night. (Virginia Woolf, For the Lighthouse).*

30b) *Où étaient ses peintures, demanda-t-elle (Lily Briscoe)? Ses peintures oui. Elle les avait laissées dans le hall la nuit dernière. (Virginia Woolf, For the Lighthouse, Traduction française, F. Pellan, Gallimard, 1996).*

Dans 30a et 30b, les expressions *last night* en anglais et *la nuit dernière* en français, sont orientées vers le présent de narration. Elles désignent la nuit précédant le jour où Lily Briscoe se demande où sont ses peintures. La proposition en incise *demanda-t-elle* établit donc le temps de référence de l'expression *la nuit dernière*. S. Ehrlich en conclut que dans les narrations, les adverbes déictiques sont orientés vers le présent narratif¹⁵, et peuvent donc trouver un ancrage dans le RT des phrases voisines, soit un verbe au passé simple qui correspond au présent de narration. Dans les exemples de notre

corpus, *encore* et *déjà* relevés dans P2, P5 et P6 de 25 et P2 de 26, sont des adverbes aspectuels incomplets, qui signalent une évaluation temporelle subjective : ils ont donc une valeur contextuellement déictique. Or, P2, P5 et P6 de 25 et P2 de 26 les phrases qui les contiennent, sont à l'imparfait, et non pas au passé simple (temps qui construit le présent narratif dans les narrations). L'interprétation des adverbes¹⁶ va donc dépendre du présent narratif de P0, puisqu'il s'agit de la première phrase du contexte amont propre à fournir le présent de narration à travers les verbes de déplacement au passé simple, *avança* et *trouva* dans 25, *alla* dans 26. Ces verbes permettent de construire une borne temporelle initiale correspondant au moment où le personnage commence à percevoir, soit le RT qui permet d'interpréter les adverbes *encore* et *déjà*¹⁷.

Dans 25 et 26, les relations de discours temporelles entre les différentes phrases rapportant des perceptions se caractérisent donc par une unité temporelle qui indique à partir de P0, un cadre de discours temporel implicite, commun à l'ensemble des compte rendus de perception qui commence au moment où le personnage arrive à la fenêtre et s'achève au moment où il s'en retire. Ce cadre implicite correspond donc à la durée de la perception à distance par le personnage saillant.

4.3.3 Les phrases contenant des indications spatiales :

Dans 25, il n'y a pas d'indication spatiale comme *sous eux* ou *en bas* dans les exemples 20, 21 et 22 permettant de localiser spatialement l'ensemble de la scène perçue par rapport au sujet percevant.

25) « *Dans la cuisine il faisait sombre, (...) P-1 La mère avança pourtant sans hésiter et, là encore, P0 sa main trouva tout de suite l'espagnolette de la fenêtre.*

P1 *L'air était frais. P2 Le jardin encore baigné de nuit se peuplait de formes grises (...). P3 Le mur P4 qui sépare le jardin (...) était à peine visible. P5Pourtant (...) le ciel jaunissait déjà. P6 Les collines n'étaient encore qu'une longue masse noire (...).*

Les phrases P5 et P10 contiennent des SP de lieux déictiques *derrière Montaigut* (P5) et *sur la gauche* (P10), qui désignent la localisation spatiale de l'événement ou état de chose dénoté dans chaque phrase et indiquent une orientation à partir de la position du personnage désigné par *la mère* dans P0. Ces SP spatialement orientés sont un indice de ce que les états de choses dénotés dans leurs phrases d'accueil, (*le ciel jaunissait déjà, les bâtiments de l'Ecole Normale (...) se détachaient (...) sur le ciel*) sont perçus à partir de la position du sujet percevant. Du même coup, ils indiquent un topique scénique spatial implicite auquel ils sont subordonnés, qui correspond à l'espace visé par le sujet percevant. La présence de ces SP orientés est un indice du cadre implicite de perception qui rend compte de toute la scène et de sa portée au-delà de la première phrase rapportant des perceptions.

L'unité spatiale qui rend compte des phrases rapportant des perceptions est donc implicite et peut être définie comme la localisation spatiale des événements rapportés dans ces phrases dans la mesure où cette localisation correspond à l'espace visé par le sujet percevant. Nous pouvons en conclure que dans les points de vue de perception introduits par des embrayages implicites, les paramètres spatio-temporels des compte rendus de perception se caractérisent par une unité qui permet d'inférer la présence de cadres de discours implicites. Ces paramètres définissent une orientation spatiale, pendant la durée d'une perception à distance, plutôt qu'une scène, ou décor, dans laquelle se déroule l'événement. On peut donc parler de cadres de discours implicites de perception.

Conclusion

Dans cet article, nous avons décrit certains SP spatiaux qui permettent d'introduire des points de vue de perception d'un personnage à partir d'une fenêtre. Nous avons mis en évidence que ces points de vue peuvent être initiés par trois types de marqueurs plus ou moins explicites :

- les SP spatiaux régis par des prépositions dynamiques associés à des verbes de perception, (*de la fenêtre, il apercevait*), permettent d'introduire de façon explicite l'origine du point de vue de perception, en indiquant la position du sujet percevant. Ces SP introduisent un critère sémantique donnant la localisation spatiale de l'événement décrit dans sa phrase d'accueil, mais pas des événements des phrases subséquentes. Ils ne sont pas cadratifs.
- les SP référentiellement incomplets, *en bas et sous eux*, (cf. exemples 18 et 19), réfèrent à l'espace but de la perception tout en signalant par leur incomplétude référentielle la position du sujet percevant en amont. Ces SP permettent de mettre en relation l'espace source et l'espace but de la perception, et ne sont donc pas nécessairement associés à des prédicats de perception. Contrairement aux SP explicites *de la fenêtre, il apercevait*, ils ont une portée cadrative.
- les verbes de déplacement d'un personnage vers une fenêtre introduisent des points de vue de perception implicites qui se caractérisent par l'absence de marqueurs de cohésion interphrastiques explicites. La cohérence des phrases qui constituent ces points de vue repose sur l'inférence d'un cadre de perception spatio-temporel indiqué par différents marqueurs : passage d'un temps global à un temps sécant, adverbess aspecto-temporels interprétés par un RT mentionné en amont ou adverbess spatiaux indiquant une orientation déictique.

Au terme de cette analyse, il apparaît que dans les narrations, la construction de l'espace du monde fictif entre en corrélation avec celle du point de vue de perception des personnages, lorsque celui-ci intervient à la suite d'un topos descriptif comme *fenêtre*. Pour compléter ces résultats, il conviendrait d'une part, d'établir une typologie des cadres de discours de perception, d'autre part, de mettre en relation l'analyse de ces cadres avec celle du point de vue des personnages, afin de voir dans quelle mesure les cadres de perception explicites ou implicites peuvent introduire des formes de discours indirect libre.

Notes

¹ Je remercie Michel Charolles pour sa relecture attentive de cet article.

² Les exemples 1, 2 sont empruntés à « De la topicalité des adverbess détachés en tête de phrase », (Charolles, 2003) ; les exemples 3, 4, 5 sont empruntés à *L'encadrement du discours*, (Charolles, 1997).

³ L'impact des SP spatiaux en position préverbale a été vérifié dans une étude psycholinguistique, (Charolles, Colonna, Sarda, à paraître « Effect of Preposed vs. Postposed Adverbial Phrases on Comprehension »).

⁴ L'impact des SP spatiaux en position préverbale a été vérifié dans une étude psycholinguistique : « Effect of Preposed vs. Postposed Adverbial Phrases on Comprehension »

⁵ Pour une étude détaillée de cette question, voir *Travaux de linguistique n°47, Adverbess et topiques*.

⁶ Les traductions sont de Karen Lahousse, 2003.

⁷ Les exemples sont empruntés à Erteschick Shir, (1996).

⁸ Pour une étude détaillée des modes de reprise des SP spatiaux, voir A. Borillo (1993), « Prépositions de lieu et anaphore ».

⁹ Il s'agit d'emplois déictiques dans lesquels *ego* ne se désigne pas lui-même comme le site de la relation spatiale par un adverbe déictique (*ici*), mais se situe par rapport à un site éloigné (à cinquante mètres, dans 8) qu'il mentionne explicitement (A. Borillo, 1998).

¹⁰ Les exemples cités sont empruntés à Rabatel dans *Construction textuelle du point de vue*. La numérotation des phrases des exemples présentés est la suivante : est appelée P0 chaque phrase précédant le premier rapport de perception : la distinction entre les phrases qui précèdent celle qui ouvre la scène perçue, numérotées de P-n à P0, la phrase d'ouverture de la scène perçue, numérotée P0 et les phrases de la scène perçue, numérotées de P1 à Pn, sera ainsi facilitée dans le cours de l'exposé.

¹¹ Les relations spatiales dynamiques ou projectives (A. Borillo, 1998) sont définies par opposition aux relations statiques ou topologiques. Elles font intervenir une cible qui se situe dans une portion d'espace extérieure au site, mais localisable à partir de lui, de sa place, de ses traits de dimension, de forme et d'orientation. Elles sont exprimées par des prépositions projectives ou de localisation externe comme *de, par, vers, sous, devant, derrière*, etc...

¹² Les deux auteurs en concluent que dans ce cas, la portée du SP *par la porte entrouverte*, est organisationnelle et non pas sémantique, puisque le SP, s'il ne permet pas d'indexer les phrases qui sont sous sa portée, détermine pourtant le point de départ d'une scène perçue.

¹³ L'exemple 23 ne fait pas partie du corpus annoté. Il permet d'illustrer la structure morphosyntaxique des SP contenant des noms de localisation interne comme celui qu'il contient, *en bas du terri*.

¹⁴ Qu'ils soient véhiculés par des verbes ou par des adverbiaux.

¹⁵ Ann Banfield (1995) constate qu'il y a dans les narrations, une transposition des déictiques *je, ici, maintenant en il, alors et là bas*.

¹⁶ Smith définit les expressions interprétables par un RT d'une autre phrase comme des expressions *en demande pour la capture*.

¹⁷ Les verbes de déplacement de P0 dans 25 et 26 permettent également d'inférer une relation de perception en l'absence de verbe de cette nature sémantique.

Bibliographie

Asher, N., 1993. *Reference to abstract objects in discourse*. Dordrecht/Boston/London : Kluwer.

Asher, N., Lascarides, A. 1993. « Temporal Interpretation, Discourse Relations and Commonsense Entailment », *Linguistics and Philosophy*, n° 16, pp. 437-493.

Aurnague, M., 1996. « Les noms de localisation interne, tentative de caractérisation sémantique à partir de données du basque et du français », *Cahier de lexicologie*, n° 69, pp.159-192.

Aurnague, M., 2004. *Les structures de l'espace linguistique : regards croisés sur quelques constructions spatiales du basque et du français*. Leuven: Peeters.

Banfield, A., 1995. *Phrases sans parole, Théorie du récit et du style indirect libre*. Paris : Seuil.

Borillo, A., 1993. « Prépositions de lieu et anaphores », *Langages*, n° 110, pp.27-47.

Borillo, A., 1998. *L'espace et son expression en français*. Paris : Ophrys.

Charolles, M., 1997. L'encadrement du discours, univers, champs, domaines et espaces. In : *Cahier de recherche linguistique*, n° 6, Landisco, URA-CNRS 1035, Université Nancy 2.

Charolles, M., 2003. « De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase », *Travaux de linguistique*, n° 47, pp. 11-49.

Charolles, M., Colonna, S., Sarda, L. soumis, « Effect of Preposed vs. Postposed Adverbial Phrases on Comprehension ».

Charolles, M., Vigier, D. 2005. « Les adverbiaux en position préverbale, portée cadrative et organisation des discours », *Langue française*, n° 148, pp. 9-29.

Ehrlich, S., 1990. *Point of view*. London : Routledge.

Erteschik-Shir, N., 1997. *The dynamics of focus structure*. Cambridge: CUP.

Hamon, P., 1990. *Du descriptif*. Paris : Hachette.

Jorgensen, K.S.R., 2002. « Les verbes de perception, les connecteurs et le DIL embryonnaire », *Polyphonie linguistique et littéraire*, n°5, pp.148-181.

- Lahousse, K., 2003. « La complexité de la notion de topique et l'inversion du sujet nominal », *Travaux de linguistique*, n° 47, pp. 111-136.
- Lahousse, K., 2007. « Implicit stage topics ». Discours n° 1, <http://discours.revues.org/index117.html>, consulté le 23 juillet 2010.
- Le Goffic, P., 1993. *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
- Martin, R., 1983. *Pour une logique du sens*. Paris : PUF.
- Olsen, M., 2002. « Le passé simple subjectif », *Polyphonie linguistique et littéraire*, n° 4, pp.100-123.
- Prevot, L., Vieu, L. 2004. « Background in SDRT », <ftp://ftp.irit.fr/IRIT/LILAC/PV-TALN04.pdf>. consulté le 23 juillet 2010.
- Rabatel, A., 1998. *La Construction textuelle du point de vue*. Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- Rabatel, A., 2000. « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif, du point de vue représenté aux discours représentés », *Travaux de linguistique*, n° 46, pp. 5-27.
- Rabatel, A., 2009. *Homo narrans*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Reichenbach, H., 1947. *Elements of symbolic logic*. New York : The free press.
- Reinhart, T., 1980. « Conditions for text coherence », *Poetics today*, n° 1, pp. 161-180.
- Sarda, L., 2005. « Fonctionnement des cadres spatiaux dans les résumés de film », *Langue française*, n° 148, pp. 61-79.
- Sarda, L., Stosics, D., 2007. « Les compléments spatiaux dynamiques détachés en tête de phrase : analyse des compléments en *par* et *à travers* dans la perspective de l'encadrement du discours ». In : *Les constructions détachées : entre langue et discours*, Dejan Stosics & Nelly Flaux (eds). Artois Presses Université, pp. 41-56.
- Smith, C.S., 1978. « The syntax and interpretation of temporal expressions in english », *Linguistics and philosophy*, n° 2, pp. 43-99.